

ROMANTICISMI



LA RIVISTA DEL C.R.I.E.R.

*La Lettre romantique:
une poétique du paradoxe*

Brigitte Diaz

ANNO II - 2016-2017

LA LETTRE ROMANTIQUE: UNE POÉTIQUE DU PARADOXE

Brigitte DIAZ (*Université de Caen Normandie / LASLAR*)
brigitte.diaz@unicaen.fr

RÉSUMÉ: Plaçant la subjectivité au cœur de son esthétique, et héritant d'une riche tradition non sans ambivalences, le romantisme revisite le genre épistolaire, dans une double posture à la fois critique et enthousiaste, notamment chez Sand, Balzac, Stendhal ou Barbey d'Aurevilly.

Refusant de faire allégeance aux rituels conversationnels, la lettre couvre un espace de dissidence et de liberté d'expression, apte à sonder les profondeurs de la psyché comme à fournir un terrain d'essais aux premiers pas dans l'écriture fictionnelle. La correspondance devient *épistolature*, une littérature en puissance affectant les mots et les émotions d'une intensité inquiète et poétique.

ABSTRACT: Setting the theme of subjectivity at the heart of its aesthetics, and inheriting from a rich, but ambivalent, tradition, Romanticism revisits the epistolary genre. This choice results in a double attitude, both critical and enthusiastic, in particular as far as Sand, Balzac, Stendhal or Barbey d'Aurevilly are concerned.

Refusing to support conversational rites, the letter occupies a space of dissidence and of freedom of expression, proper to explore the mind's depths and to foster the first steps in the fictional writing. The correspondence becomes then *épistolature*, a potential literature in which words and emotions have an unquiet and poetic intensity.

MOTS-CLES: épistolarité romantique, littérature, Sand, Balzac, Stendhal, Barbey d'Aurevilly.

KEY WORDS: Romantic correspondence, literature, Sand, Balzac, Stendhal, Barbey d'Aurevilly.

LA LETTRE ROMANTIQUE: UNE POÉTIQUE DU PARADOXE

Brigitte DIAZ (*Université de Caen Normandie / LASLAR*)

*Quelle résurrection, – la lettre autographe, – ce silence qui dit tout !
Edmond et Jules de Goncourt¹*

L'histoire de la lettre est marquée par une série de ruptures et de métamorphoses : de la lettre humaniste circulant au sein d'une communauté restreinte de correspondants éclairés à la lettre intime, dont la pratique se propage à partir du XIX^e siècle, notamment sous l'effet incitatif des publications de correspondances privées,² les écarts sont grands. Plaçant la subjectivité au cœur de son esthétique, le romantisme devait forcément revisiter le genre épistolaire pour en faire le nouveau vecteur de l'expression de soi et le terrain d'essai pour de futures autobiographies. Intime, c'est ainsi que les épistoliers romantiques ont rêvé et pratiqué la lettre, s'accordant à penser avec Barbey d'Aurevilly que « les lettres, c'est le vrai suc de la pensée intime ! ».³ Aussi, pour saisir la révolution égotiste qui, à l'aube du romantisme, va faire de la lettre un des médiums privilégiés de l'écriture de soi ainsi que l'instrument d'une nouvelle appropriation poétique du langage, il est bon de rappeler quelques étapes de son histoire. Si au XIX^e siècle la lettre entre dans le champ des « écritures ordinaires », elle fut longtemps réservée à une élite intellectuelle et sociale, volontiers affec-

- 1 *Préface* de la première édition des *Portraits intimes du dix-huitième siècle*, Paris, Dentu, 1856-1858, citée d'après Edmond et Jules de GONCOURT, *Préfaces et manifestes littéraires*, Genève, Slatkine reprints (« Ressources »), 1980, p. 162-164.
- 2 Sainte-Beuve s'est fait l'historien de ces publications épistolaires qui vont vite devenir une mode éditoriale : « On réimprimait et on publiait alors, vers 1806, chez Léopold Colin, une quantité de lettres du dix-septième siècle et du commencement du dix-huitième siècle, de Mlle de Montpensier, de Ninon, de Mme de Coulanges, de Mlle de Launay, etc ; Mlle de Meulan en parle comme l'eût fait l'une d'entre elles, comme une de leurs contemporaines, un peu tardive [...] » (Charles-Augustin SAINTE-BEUVE, *Madame Guizot (née Pauline de Meulan)*, in *Portraits de femmes*, [1844], Paris, Garnier frères, s. d., p. 232.
- 3 Jules BARBEY D'AUREVILLY, *Correspondance générale*, t. IV, [1854-1855], édition établie par Philippe Berthier et Andrée Hirschi, Paris, Les Belles Lettres (« Centre de recherches Jacques Petit. Annales de l'Université de Besançon », vol. 40), 2004, p. 137.

tée à l'exercice de l'éloquence, qu'elle soit religieuse⁴ ou littéraire. Au XVII^e siècle, le genre épistolaire rivalise avec les plus grands genres poétiques et les Épîtres, comme celles que signe Guez de Balzac, surnommé significativement « le grand épistolier », sont considérées comme des éléments à part entière de l'œuvre d'un auteur.⁵ Rompant avec cette pratique oratoire de la lettre, les contemporains de Mme de Sévigné au tournant du XVII^e siècle vont réinventer autrement la lettre, moins comme 'art' que comme 'style' – tout à la fois style d'écriture et manière d'être. Devenant l'agent d'une convivialité mondaine et ludique, la lettre se défait de l'apprêt rhétorique qui la guindait naguère pour adopter une esthétique de la négligence plus propre à moduler les humeurs changeantes des épistoliers. En passant de l'éloquence académique à un style que les théoriciens du temps qualifient de « naïf », de « médiocre » ou encore de « familier », la lettre accomplit une petite révolution qui la fait rentrer dans le territoire des écritures privées, fussent-elles celles d'un groupe social ou d'une coterie. Mais son histoire ne s'arrête pas là et d'autres révolutions vont encore modifier ses usages et son image. Du grand siècle au siècle des Lumières et plus encore au siècle romantique, les épistoliers, plus à l'écoute de leur propre voix que des voix du monde, vont rompre à leur tour avec la socialité policée propre à « l'âge Sévigné » de la lettre pour mettre leurs correspondances au service d'autres formes d'expression : philosophique, politique, poétique et surtout autobiographique. Significative à cet égard, la définition critique que l'*Encyclopédie* donne du genre épistolaire : « Les Lettres des modernes ne peignent que le jargon d'un temps et d'un siècle où la fausse politesse a mis le mensonge partout [...]. C'est un remplissage d'idées futiles de société que nous appelons devoirs ». ⁶ Mais les grands épistoliers du XVIII^e,

4 Comme le rappelle Marc FUMAROLI dans *Genèse de l'épistolographie classique*, « Revue d'histoire littéraire de la France », *La lettre au XVII^e siècle*, novembre-décembre 1978, n° 6. M. Fumaroli souligne « l'éminence extraordinaire du genre épistolaire dans la littérature humaniste [...] en continuité directe avec la tradition médiévale, qui avait fait de la lettre, avec le sermon, un des deux genres majeurs en prose » (*Ibid.*, p. 887).

5 « Cependant, Monsieur, régalez le public tout à la fois en prose et en vers ; et si vous faites imprimer les Poèmes, n'oubliez pas les Épîtres », écrit Balzac à N. Heinsius, qui se proposait d'entreprendre l'édition complète de ses œuvres. Cité par Bernard BRAY, *Jean Chapelain, Soixante-dix-sept lettres inédites à Nicolas Heinsius (1649-1658)*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1965, p. 55.

6 *Encyclopédie*, article *Lettres des modernes*, éd. en fac-similé, Stuttgart, Friedrich Frommann, 1966, t. IV, p. 413.

comme Madame Roland, Diderot, Rousseau et quelques autres, sauront s'affranchir des normes et des convenances épistolaires pour faire de la lettre un instrument de conquête individuelle et sociale.⁷ À chaque siècle donc, la lettre semble s'être réinventée, telle qu'en elle-même mais toujours différente, gardant la mémoire plus ou moins labile de ses usages antérieurs, aussi peut-on dire avec Philippe Lejeune qu'« il n'y a pas une essence éternelle de la lettre, mais l'existence fluctuante et contingente d'un certain mode de communication par écrit ».⁸

La « lettre romantique » – entendons par là l'ensemble des pratiques et des représentations de la lettre qui émergent et s'imposent à partir du début du XIX^e siècle – est donc l'héritière rebelle de cette histoire contrastée dont nous ne pouvons décliner ici tous les chapitres.⁹ De toutes les traditions épistolaires qui l'ont précédée elle garde la mémoire, mais loin d'en opérer sagement la synthèse elle en exacerbe les contradictions. Cherchant dans la correspondance un nouvel espace d'expression où l'authenticité et l'originalité seraient les seules lois, les enfants du siècle romantique ont fait la révolution dans la lettre comme ils l'ont faite sur le champ de bataille des Belles Lettres. S'ils ont voulu jeter au pilori les théories, les poétiques et les systèmes,¹⁰ ils ont agi de même avec les canons épistolaires. C'est ainsi qu'ils ont réinventé la lettre pour en faire une forme d'écriture 'expérimentale', apte à sonder les profondeurs de la psyché comme à fournir un terrain d'essais à leurs premiers pas en littérature. Sans prétendre offrir ici un panorama exhaustif des pratiques spécifiques des épistoliers du siècle, nous les saisissons sous l'angle des paradoxes qui fondent une poétique romantique de la lettre.

7 Aussi pourrait-on dire avec Georges May que « le siècle qui a inventé la liberté, a aussi inventé la lettre », Georges MAY, *La littérature épistolaire date-t-elle du XVIII^e siècle ?*, «Studies on Voltaire», vol. LVI, 1967, p. 840.

8 Philippe LEJEUNE, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Le Seuil (« Poétique »), 1975, p. 315.

9 Sur cette histoire, voir les articles rassemblés par José-Luis DIAZ dans *J'ai toujours aimé les correspondances*, «Romantisme», 90, 1995.

10 Ce sont les mots de Hugo dans la préface de *Cromwell* : « Mettons le marteau dans les théories, les poétiques et les systèmes. Jetons bas ce vieux plâtrage qui masque la façade de l'art. Il n'y a ni règles ni modèles ; ou plutôt, il n'y a d'autres règles que les lois générales de la nature, qui planent sur l'art tout entier, et les lois spéciales qui, pour chaque composition, résultent des conditions d'existence propre à chaque sujet».

LE GENRE ÉPISTOLAIRE, UN MAUVAIS GENRE

*Et à propos de lettres, je suis tant tanné d'en écrire !
J'ai envie de publier dans les journaux que je ne répondrai plus à aucune :
quatre aujourd'hui ! Six hier ! Autant avant hier !
Mon temps est mangé par ce gribouillage imbécile.
Flaubert à sa nièce Caroline, 16 janvier 1879.*

Le premier paradoxe qui caractérise l'épistolarité romantique tient à l'ambivalence que de nombreux écrivains emblématiques du romantisme¹¹ ont nourrie à l'égard de la lettre. Tout en s'y livrant, parfois avec une certaine ferveur, c'est avec méfiance qu'ils ont abordé le commerce épistolaire, stigmatisant volontiers sa vacuité et l'indigence ordinaire des lettres, ces « écritures sans but et sans portée qui servent à tuer le temps dans les relations des gens du monde ». ¹² Trop soumise aux bienséances sociales et aux normes rhétoriques, la lettre leur est apparue comme une forme d'expression conventionnelle, peu faite pour laisser place à une parole originale. À la fin du siècle, Maupassant se fait l'écho de ce décri qui prend naissance bien en amont, dans le soupçon que les romantiques ont fait peser sur toutes les formes socialisées de la parole. La critique grinçante qu'il livre du « style épistolaire » dans une de ses chroniques n'a rien en vérité de très neuf, et il ne fait qu'y reprendre les stéréotypes en vigueur chez de nombreux auteurs romantiques. Pour eux comme pour lui, le « style épistolaire », cette « gloire nationale » que Madame de Sévigné a portée à la perfection, ne serait qu'une « sorte de bavardage écrit, familier et spirituel, permettant d'exprimer avec agrément des choses banales que les devoirs de la politesse for[cent] les gens bien élevés à communiquer à leurs amis de temps en temps ». ¹³ Cette dénonciation assez fréquente chez les écrivains du siècle ne les a pas empêchés de pratiquer la lettre, et même, pour certains d'entre eux, de s'affirmer comme de grands épistoliers. C'est le cas de

11 C'est essentiellement aux épistoliers écrivains que nous nous intéresserons ici, en estimant qu'ils sont représentatifs de pratiques d'écriture auxquelles il est par ailleurs difficile d'avoir accès, mais aussi en tant qu'ils ont promu, littérairement parlant, le genre épistolaire, en l'ayant beaucoup pratiqué, questionné, fictionnalisé.

12 George SAND, *Mademoiselle La Quintinie*, éd. de Simone Balayé, Genève, Slatkine (« Ressources »), 1979, p. 99.

13 *Le style épistolaire*, chronique publiée dans «Le Gaulois» du 11 juin 1888, reprise dans Guy de MAUPASSANT, *Choses et autres, Choix de chroniques littéraires et mondaines (1876-1890)*, éd. de Jean Balsamo, Paris, Le Livre de Poche classique, 1993, p. 88-93.

Barbey d'Aurevilly, qui illustre bien cette double posture à la fois critique et enthousiaste à l'égard de l'écriture épistolaire. Grand amateur de « ces délicieux recueils qu'on appelle des *Correspondances* »¹⁴ et promoteur très efficace de cette « littérature épistolaire » qu'il a par ses articles contribué à ériger au rang de littérature à part entière,¹⁵ Barbey d'Aurevilly a lui aussi fustigé le genre épistolaire devenu à la fin du siècle la « littérature de tout le monde » : « Des lettres ! des lettres ! des lettres ! [...] la littérature s'en va par lettres maintenant ». ¹⁶ Curieux lamento de la part de qui s'était fait le grand défenseur de cette littérature seconde, qu'il se plaisait à juger plus vraie que l'autre parce que « rien de l'art d'écrire, rien du sentiment de l'écrivain »¹⁷ ne semble y transparaître. Selon un paradoxe assez répandu, ce sont les écrivains qui ont le plus pratiqué la lettre qui, souvent, ont professé une distance critique à l'égard du rite épistolaire, auquel ils ont tant – trop, regrettent-ils – consacré de temps.

Dans la lettre ce que les épistoliers du siècle romantique ont refusé, c'est moins la lettre elle-même que la norme sociale qui en ritualise l'énonciation et l'échange. Rien de pire à leurs yeux que ces lettres de convention qu'il faut écrire à dates fixes, où ils voient l'antithèse dérisoire de leur pratique d'écriture. C'est ainsi que George Sand, qui laisse derrière elle l'incroyable trésor de sa correspondance, se déclare « ennemie par nature et par habitude du commerce épistolaire ». ¹⁸ Il n'y a pourtant là ni coquetterie ni hypocrisie et pas même de véritable contradiction avec sa culture intensive de la lettre. Ce qu'elle récuse dans la lettre c'est la sociabilité codifiée et formatée par la bienséance sociale.¹⁹ Même répugnance chez un autre épistolier assidu, Stendhal, qui renâcle à tremper sa plume dans l'encre épisto-

14 Jules BARBEY D'AUREVILLY, « De Stendhal », *Littérature épistolaire, Les Œuvres et les Hommes*, Paris, Lemerre, 1892, p. 38.

15 Articles rassemblés sous le titre de *Littérature épistolaire*, dans *Les Œuvres et les Hommes*, Paris, A. Lemerre, 1892.

16 Jules BARBEY D'AUREVILLY, *Les Critiques et les juges jugés*, Paris, Frinzine, 1885, p. 71.

17 Jules BARBEY D'AUREVILLY, « Lettres intimes de Mademoiselle de Condé à Monsieur de la Gervaisais », in ID., *Littérature épistolaire*, cit., p. 319.

18 George SAND, Lettre à Charles Poncy, 27 avril 1842, in EAD., *Correspondance*, édition de George Lubin, Paris, Garnier, t. V, 1969, p. 641.

19 Elle refuse obstinément, dans sa jeunesse tout du moins, de sacrifier aux devoirs épistolaires que la société prescrit à dates fixes. « Une lettre, commandée par la date du mois, écrit-elle à sa mère, une tendresse qui a besoin pour se réveiller d'un jour dit, et de l'exemple de tous les demandeurs d'étrennes, cela me paraît peu filial » (18 février 1836, in George SAND, *Correspondance*, cit., t. III, p. 278).

laire pour rédiger les banalités d'usage : écrire des lettres sur commande ce serait, déclare-t-il, comme « faire l'amour par force ». ²⁰ S'il est donc un modèle dans lequel ces épistoliers romantiques ne se sont pas reconnus, c'est bien celui de l'épistolarité policée à la manière de Mme de Sévigné. À propos de ses lettres à Mme de Grignan, Vigny juge, sarcastique : « C'est un salon qu'on raconte à un autre salon ». ²¹ Outre cette sociabilité jugée vaine et hypocrite, c'est aussi la banalité que la parole épistolaire semble charrier avec elle que les épistoliers romantiques redoutent. Dans la lettre on parle une langue commune, démonétisée et dépoétisée : « une lettre entre nous deux, écrit Mallarmé à son ami Villiers de l'Isle-Adam, est une mélodie banale que nous laissons aller au hasard, pendant que nos deux âmes, qui s'entendent si merveilleusement, font une basse naturelle et divine à sa vulgarité ». ²² Le poète poussera très loin cette prévention contre l'épistolaire, jugeant même quasi dégradante l'écriture de la lettre. À son ami Cazalis, il explique ainsi sa répulsion : « Tu sais qu'une lettre m'agace au point que pendant deux jours, je ne peux plus travailler – quand elle ne me brise pas. C'est si banal, au fond. On passe sa vie à penser d'adorables choses de ses amis, et, un beau jour, il faut que pendant une heure on prenne une plume pour lui griffonner les premières sottises qui vous viennent au cerveau. Ne me parle donc plus de lettres, de longs silences, tyran ». ²³

La prévention des auteurs du siècle romantique à l'égard de la lettre s'est aussi manifestée dans leurs œuvres fictionnelles. Ils ont ignoré de façon assez unanime le genre du roman épistolaire. De façon générale, ils se sont peu intéressés à cette forme littéraire jugée trop prisonnière de conventions littéraires surannées. Balzac, qui signe en 1840 ce qu'on a pu considérer comme un des derniers avatars du roman par lettres – les *Mémoires de deux jeunes mariées* – constate dans sa préface la désaffection d'un genre « assez inusité depuis bientôt quarante ans », tandis que Victor Hugo compare « les productions épistolaires à ces laborieuses conversations de sourds-muets, qui s'écrivent réciproquement ce qu'ils ont à se dire, de sorte que leur colère ou leur joie est tenue d'avoir sans cesse la

20 À Jules Gauthier, 14 mars 1836 (STENDHAL, *Correspondance Générale*, éd. de V. Del Litto, Paris, Champion, t. VI, 1999, p. 193).

21 Alfred de VIGNY, *Journal d'un poète*, in ID., *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard (« Bibliothèque de la Pléiade »), t. II, 1965, p. 1142.

22 31 décembre 1865, in Stéphane MALLARMÉ, *Correspondance, Lettres sur la poésie*, édition établie par Bertrand Marchal, Paris, Gallimard (« Folio classique »), 1995, p. 278.

23 À Henri Cazalis, juillet 1864, in *Ibid.*, p. 187.

plume à la main et l'écritoire en poche». ²⁴ En dépit de ces critiques, ils n'ont pas manqué d'exploiter les effets narratifs et psychologiques de la lettre insérée dans le roman, même si ce fut parfois pour en faire la satire. On trouverait dans les romans de Balzac et de Stendhal les éléments d'une poétique critique de la lettre où se mêlent fascination et suspicion à l'égard de la communication épistolaire. Dans ses fictions, Balzac montre volontiers la lettre comme un palimpseste de signes flous, porteurs d'intentions et de significations ambiguës. Les lettres de Louis Lambert, à l'indéchiffrable calligraphie, en sont la figure emblématique : il y a de l'illisible dans la lettre. Parce qu'elle exacerbe les malentendus, et qu'elle accentue les faux-semblants et autres illusions dont se tissent les rapports humains – et surtout, les rapports amoureux – la lettre, dans la fiction balzacienne, est toujours mise à l'épreuve et même mise en crise de la communication. Infiniment fragile, sujette à tous les dévoiements et propices à tous les égarements – ceux de la poste comme ceux du cœur –, elle accentue l'opacité de toute communication. Elle est, pour reprendre une formule de Proust, une « illusion qui nous frappe », mais qui, pour autant, et c'est là son mystère, n'est pas dénuée d'effets de vérité. On touche là à un des paradoxes majeurs de la poétique romantique de la lettre : la communication épistolaire est perçue tout à la fois comme une forme de communication équivoque, susceptible de toutes les impostures, mais aussi comme le vecteur propice à l'émergence d'une parole vraie. Pour que cette vérité advienne cependant ce sont les pratiques et les codes qui doivent être amendés, ce à quoi se sont employés les épistoliers de l'âge romantique.

LE TOURNANT ÉGOTISTE DE LA CORRESPONDANCE

Qu'est-ce qu'une lettre, sinon quelques mouvements d'une âme, quelques instants d'une vie, saisis par le sujet même et fixés sur le papier?

*Auguste Lanson*²⁵

L'épistolarité romantique se fonde sur le clivage entre le discours commun

²⁴ Victor HUGO, *Quentin Durward, par sir Walter Scott*, «La Muse française», juillet 1823, in ID., *Œuvres complètes*, Paris, Le Club français du livre, t. II, 1967, p. 434.

²⁵ Gustave LANSON, *Introduction*, in ID., *Choix de Lettres du XVII^e siècle*, Paris, Hachette, 1895, repris dans ID., *Essais de méthode, de critique et d'histoire littéraire*, présentés par Henri Peyre, Paris, Hachette, 1965, p. 279.

auquel la lettre semble condamner celui qui s'y livre et la voix individuelle qui cherche sa tonalité dans l'aventure épistolaire.²⁶ Refusant de faire allégeance aux rituels conversationnels que la correspondance impose comme une norme discrète mais impérative, les épistoliers du XIX^e siècle naissant ont cherché à aménager dans leurs correspondances un espace de dissidence et de liberté d'expression où faire advenir une parole vraie. Curieusement, c'est à travers cette forme d'expression marquée pour eux du sceau de la superficialité et des mensonges sociaux qu'ils ont cherché à inventer leur propre idiome, avec leur grammaire singulière, leur vocabulaire personnel, leur chiffre secret. Alors qu'elle se voulait l'écho discipliné des sociolectes en vigueur, la lettre, en régime romantique, ne se voudra plus que l'idiolecte quasi cryptique d'une personne, ou plutôt d'une âme. À rebours de la publicité que lui impose sa circulation mondaine, la lettre romantique adopte le protocole du secret pour bâtir, en retrait du monde, un espace intime farouchement protégé de toute incursion extérieure. D'où cette opposition souvent soulignée par les épistoliers entre la parole mondaine et superficielle qui s'échange dans l'espace social à travers la petite monnaie des conversations banales et stéréotypées et la parole intime qui se développe dans le cadre protégée de la lettre privée. Significative à cet égard, la plainte de la douce Eugénie de Guérin, cette « Rose de correspondance »,²⁷ selon la métaphore de Barbey d'Aurevilly, qui implore son frère de mettre son âme dans ses lettres et lui déclare, à travers son journal : « Mon ami, je voudrais bien avoir une lettre de toi ; celle d'aujourd'hui est pour tous, et c'est de l'intime qu'il me faut ! ». ²⁸ Cette notion d'intimité, il faut la concevoir selon les deux significations majeures qui resteront mêlées au cours

26 Voir sur cette question, les actes du colloque *La Lettre à la croisée de l'individuel et du social*, sous la direction de Mireille Bossis, Paris, Éditions Kimé, 1994.

27 Barbey d'Aurevilly et Trébutien publient les *Reliquiae*, en 1855. L'expression apparaît dans une lettre à Trébutien du 7 octobre 1855 : « Cette publication à trente-six exemplaires, luxe et piété d'amateur, formera un très petit volume et contiendra quelques feuilles de cette Rose de correspondance que le vent a soufflées autour de nous et que nous avons ramassées ». (Jules BARBEY D'AUREVILLY, *Correspondance générale*, cit., t. IV, p. 281.

28 Eugénie de GUÉRIN, *Journal et Fragments*, publiés par G.-S. Trébutien, Paris, Didier, 33^e édition, 1879, p. 204. Voir aussi cette entrée du 1^{er} mai 1837 : « C'est ici, mon ami, que je veux reprendre cette correspondance intime qui nous plaît et qui nous est nécessaire, à toi dans le monde, à moi dans ma solitude. J'ai le regret de ne l'avoir pas continuée, à présent que j'ai lu ta lettre où tu me dis pourquoi tu ne m'avais pas répondu. Je craignais de t'ennuyer par les détails de ma vie, je vois que c'est le contraire » (*Ibid.*, p. 119).

de son évolution sémantique : intimité de *soi à soi*, dont le journal personnel qui connaît un essor important au cours du siècle devient l'instrument de conquête emblématique ; intimité de *soi avec l'autre* qui s'instaure notamment à travers la correspondance. En 1835, l'Académie définit l'*intime* comme ce qui est « intérieur et profond », et, plus précisément, « ce qui fait l'essence d'une chose »²⁹ : cette profondeur-là caractérise aussi bien la relation amicale ou amoureuse que celle que l'on peut entretenir avec soi-même. On mesure combien la pratique épistolaire a pu favoriser la culture de cette double intimité, puisqu'elle sollicite tout à la fois celle que l'on partage avec l'*alter ego* auquel on s'adresse, et aussi celle que l'on entretient avec soi-même par la médiation de l'autre. Habités par le désir de sonder la profondeur de leur être, les épistoliers romantiques ont inventé des nouvelles pratiques égotistes de la lettre pour en faire le médium de nouvelles formes d'écriture de soi. Plus sensible dans les correspondances de jeunesse où le face à face avec soi-même s'impose plus impérieusement, cette conversion intimiste de la correspondance suppose tout à la fois une nouvelle scénographie de la communication épistolaire, une philosophie de la relation – amicale ou amoureuse – à distance et une poétique de la lettre.

La correspondance du jeune Henri Beyle au tout début du XIX^e siècle est représentative de ces nouveaux usages épistolaires : on y saisit bien ce « défi de l'intime »³⁰ qui caractérise l'imaginaire romantique de la lettre. Comme beaucoup de ses contemporains écrivains, Stendhal a été un épistolier prolige. Dès ses premières lettres de jeunesse, dans lesquelles il établit pour sa jeune sœur, Pauline, un programme de lectures où le corpus épistolaire tient une large place – lettres de Mme de Sévigné, de Fénelon, de Montesquieu, de Mirabeau, de Julie de Lespinasse, de Mme Dedefand... – jusqu'à celles de la fin de la vie vouées aux relations amicales – si vitales pour l'exilé de Civita-Vecchia – et à la gestion éditoriale à distance de ses livres, la correspondance a accompagné sa vie d'écrivain selon des usages variés. Brouillons de soi et brouillons de l'œuvre, formation esthétique, laboratoire critique où réinventer la littérature dans les turbulences de la révolution romantique : large est l'éventail des fonctions qu'a assurées pour lui la correspondance.

29 Jean Beauverd a tracé l'histoire du concept : Jean BEAUVERD, *Problématique de l'intime*, in *Intime, intimité, intimisme*, Société des études romantiques, Université de Lille III, Lille, Éditions universitaires, 1976.

30 J'ai évoqué cet aspect de la lettre au XIX^e siècle dans mon article : *Lettre et journal intime au XIX^e siècle : influences et confluences*, «Épistolaire», 32, 2006.

C'est à ses débuts qu'elle est la plus emblématique du tournant égotiste que va prendre la lettre à l'époque romantique. Rappelons que pour le jeune Henri Beyle, qui dans les années 1800 se lance à la conquête de la gloire et veut devenir « grand poète » et « grand homme », le journal et la correspondance sont les outils essentiels de cette conquête. La correspondance que le jeune homme a entretenue avec sa jeune sœur Pauline à partir de 1800 est tout entière vouée à cette invention de soi, qui est aussi pensée comme un acte de résistance du fils révolté contre la tyrannie du père. Comme l'écrit Roland Barthes, la correspondance, qu'elle soit vouée à exprimer l'amour ou d'autres sentiments, est toujours plus ou moins « une entreprise tactique destinée à défendre des positions, à assurer des conquêtes », ³¹ et c'est bien ainsi qu'Henri conçoit ses lettres à sa sœur. La correspondance aménage une zone franche d'expression, hors de portée de l'autorité paternelle permettant l'éclosion d'une identité en devenir. Cet imaginaire juvénile de guérillas familiales, qu'on retrouverait chez bien d'autres écrivains en herbe,³² est perceptible dans la scénographie de la clandestinité que Beyle impose à sa correspondante. Dans ces années de rébellion, le secret est la condition *sine qua non* de leur liaison épistolaire, et Beyle le requiert dès la première lettre qu'il adresse à sa sœur : « Je veux que tu ne montres tes lettres ni les miennes à personne. Je n'aime pas, quand j'écris de cœur, être gêné ». ³³ À plusieurs reprises il réitère cette clause du secret, qui peut aller jusqu'à la demande de destruction totale de la correspondance, comme dans cette lettre qu'Henri adresse à Pauline au lendemain de son mariage, mais qui ne sera pas, fort heureusement, suivie d'effets : « Je suppose que tu me donnes ta parole d'honneur de brûler le chiffon ci-joint. Fais-en ton profit mais brûle-le ainsi que toutes mes lettres. J'exige une réponse là-dessus ; un mot : j'ai tout brûlé. Tu peux en faire un extrait avant que de brûler, mais il faut tout détruire ». ³⁴ L'usage des pseu-

31 Roland BARTHES, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977, p. 188.

32 On retrouve cette rébellion contre l'ordre familial au cœur de nombreuses correspondances d'adolescents, notamment chez celui qui incarne la révolte adolescente, Rimbaud. Dans la lettre qu'il adresse à Paul Demeny le 28 août 1871, il évoque l'oppression maternelle à travers la métaphore du bâillon : « J'ai fini par provoquer d'atroces résolutions d'une mère aussi inflexible que soixante-treize administrations à casquettes de plomb. Elle a voulu m'imposer le travail, — perpétuel, à Charleville (Ardennes) ! [...] Voilà le mouchoir de dégoût qu'on m'a enfoncé dans la bouche ».

33 Lettre du 9 mars 1800, in STENDHAL, *Correspondance générale*, cit., t. I, p. 3.

34 *Ibid.*, p. 774. Prudent, Beyle lui suggère de « faire des extraits » des lettres avant le sacrifice final. Précaution inutile, Pauline ne s'est pas livrée à cet autodafé.

donymes que Stendhal épistolier observera dans l'ensemble de sa correspondance va dans le même sens et montre combien la lettre est sous haute surveillance : il faut non seulement la cacher, la chiffrer, mais aussi suivre son acheminement, en comptabiliser les allées et venues, en accuser réception.³⁵ Toutes choses qui témoignent de sa valeur mais aussi de sa fragilité. Ce qu'il y a de plus précieux dans la lettre c'est la parole qu'elle véhicule. La clause du secret, et la clandestinité qu'elle impose à l'échange épistolaire, est sentie par Beyle, comme par d'autres épistoliers, comme la seule garantie d'un parler vrai : « Pour les autres à qui j'écris, j'arrange mes pensées ; pour toi non »,³⁶ avoue-t-il à Pauline. Le secret assure la vérité de l'échange, et permet surtout au sujet qui s'y livre de s'épancher sans retenue.

On touche là à un élément caractéristique de la lettre romantique que l'on pourrait appeler le paradoxe égotiste. En dépit de sa structure dialogique la lettre romantique est profondément autoréflexive : « Je me cite souvent parce que je suis l'homme dont je connais le mieux le cœur »³⁷ déclare Beyle à sa sœur pour excuser son tropisme égotiste. Le destinataire n'est parfois qu'une invitation à débonder son âme, peut-être même dans certains cas, un alibi pour parler de soi : « Ne me remerciez pas de mes lettres, elles jaillissent de ma plume comme la parole de mes lèvres, et ne me coûtent guère que le temps de physiquement les écrire »,³⁸ écrit Barbey à son ami Trébutien. Bien avant la révolution romantique déjà, les épistoliers de la fin du XVIII^e siècle ont mis leur correspondance au service de leur moi, selon un usage assez proche du journal personnel.³⁹ C'est un peu le cas de la jeune Manon Philippon, la future Madame Roland, qui entretint dans sa jeunesse une très riche correspondance avec des amies de couvent. À sa correspondante, elle déclare un peu brutalement : « Ne

35 On saisit cette inquiétude aux questions pressante d'Henri sur le compte exact des lettres reçues par Pauline : « Que dis-tu : "je reçois ta petite lettre" ? Je ne me souviens point de t'en avoir écrit de telle, mais bien au contraire quatre ou cinq de huit ou dix pages chacune Je ne voudrais pas qu'elles se fussent perdues, parce que je t'y parlais à cœur ouvert de bien des choses. [...] à l'avenir accuse-moi toujours réception de mes lettres, en les désignant par leurs dates. Fais toujours attention au cachet avec un pain dessus C. M » (lettre du 9 novembre 1805, in *Ibid.*, t. I, p. 360).

36 29 octobre 1808, in *Ibid.*, p. 810.

37 Stendhal à Pauline, 10 juin 1804, in *Ibid.*, p. 144.

38 Jules BARBEY D'AUREVILLY, *Correspondance générale*, cit., t. III (1851-1853), p. 208.

39 Sur ce lien entre lettre et journal intime, voir Françoise SIMONET-TENANT, *Journal personnel et correspondance (1785-1939) ou les affinités électives*, Louvain-La-Neuve, Academia-Bruylant, 2009.

te félicite pas de recevoir si souvent de mes nouvelles ; ce n'est pas pour toi que j'écris, quoique ce soit à toi que je m'adresse ». ⁴⁰ L'épistolière dévoile ainsi ce qui est peut-être le véritable enjeu de ses lettres quotidiennes : ce qu'elle appelle « s'envisager intérieurement ». ⁴¹ Paradoxalement, la lettre, dont la vocation première est d'instaurer la communication avec l'autre, est toute centrée sur le sujet qui s'y exprime. Sand qui a pratiqué la lettre dans ses fonctions les plus diverses n'a pas ignoré cet usage réflexif de l'écriture épistolaire dans les années de jeunesse et de formation. Dans une lettre à Hetzel elle évoque ainsi cette capacité singulière de la lettre : « Une lettre est un monologue où, malgré soi, on se résume d'une manière effrayante » ; ⁴² tandis que le destinataire fictionnel des *Lettres d'un voyageur*, avatar de l'auteur, prévient ainsi son correspondant : « Ne lis jamais mes lettres avec l'intention d'y apprendre la moindre chose certaine sur les objets extérieurs ; je vois tout au travers des impressions personnelles ». Pour bien d'autres enfants du siècle aussi, la relation épistolaire a été une propédeutique à l'examen de soi. À la faveur de la communication protégée dans laquelle elle prend place, la lettre autorise tous les épanchements, et les épistoliers romantiques ne se priveront pas de cette opportunité, faisant de leurs correspondances les annales de leur âme.

POÉTIQUE DE L'INTIME

Ta lettre est charmante pour moi, ma chère Pauline, et pour tout autre elle serait sublime. Ce qui me charme surtout c'est cette peinture naturelle et profonde d'un caractère sublime et touchant.
Henri Beyle à sa sœur Pauline, 20 août 1805

Le secret épistolaire, matérialisé par l'enveloppe close et renforcé par tout un système cryptographique, soutient l'utopie d'une communication to-

⁴⁰ 19 septembre 1774, in *Lettres de Madame Roland*, publiées par Cl. Perroud, Nouvelle série, 1767-1780, Paris, Imprimerie nationale, 1915-1918, t. I, p. 224.

⁴¹ Dans une longue lettre qui constitue une micro-autobiographie, l'épistolière explique de façon pédagogique à sa correspondante la démarche qui l'a conduite à faire de sa vie intérieure l'objet premier de ses méditations épistolaires : « Ce que je faisais dans l'intention secrète de m'enrichir la mémoire me forma le jugement en m'apprenant à raisonner ; je réfléchissais en moi-même, je m'envisageais intérieurement » (24 février 1772, in *Ibid.*, p. 79).

⁴² 17 octobre 1847, in George SAND, *Correspondance*, cit., t. VIII, p. 103.

tale qui permettrait la pleine expression de soi en abolissant, ne serait-ce que le temps de la lettre, les barrières avec l'autre. Cette politique du secret nourrit une poétique de la transparence, dont Stendhal, comme bien d'autres auteurs romantiques, s'est fait le théoricien dans ses lettres. « Je pense tout haut avec toi » écrit Henri à sa sœur Pauline, en l'invitant à adopter elle aussi une écriture du premier jet. Paradoxalement, pour être vrai dans la lettre, il faudrait donc désapprendre à écrire et surtout désapprendre l'art épistolaire. Le pacte d'énonciation que Beyle tend à Pauline ébauche une poétique minimaliste dont les valeurs cardinales sont la spontanéité, le naturel et l'originalité. Dans la lettre ainsi conçue tout effort de rhétorique est à bannir : il faut « écrire vite », « sans chercher la phrase », car « le premier des mérites, même pour celui qui veut faire de l'éloquence, est la simplicité ». ⁴³ En vertu de cet impératif de naturel, les fautes et les maladroites de style deviennent précieuses, car elles sont autant de signes de vérité : « Une lettre par semaine ! ce qui te viendra, point de préparatifs, des fautes d'orthographe, j'en fais beaucoup et je les aime ; je vois qu'on n'a pas fait de brouillon », ⁴⁴ telles sont les consignes données à Pauline. Libéré du souci inhibant de la correction stylistique l'épistolier jouit d'une stimulante liberté d'expression qui l'invite à tous les épanchements. Un demi-siècle plus tard, le jeune Zola, encore sous influence romantique, revendiquera lui aussi dans ses lettres à ses amis, et notamment à Cézanne, cette spontanéité bien étrangère au labeur littéraire : « J'écris toutes mes lettres sans brouillon, avoue le jeune Zola, tu ne dois pas y chercher beaucoup de correction [...]. Mais que diable ! nous ne faisons pas de littérature ici ». ⁴⁵ Dans la correspondance ainsi revisitée la parole circule selon un double contrat de communication. D'un côté la libre expression du destinataire qui s'engage à laisser courir sa plume selon un protocole d'écriture quasi automatique : « J'ai fait cette lettre *currente calamo*, sans me reposer, sans moucher ma chandelle [...]. Pardonne-moi donc si ma lettre est folle ». ⁴⁶ De l'autre, la réception bienveillante du destinataire qui accueille sans les juger et surtout sans les divulguer ces grif-

43 À Pauline, Août 1804, in STENDHAL, *Correspondance générale*, cit., p. 196.

44 À Pauline, 7 juin 1804, in *Ibid.*, p. 140.

45 Émile Zola à Jean-Baptistin Baille, 15 juin 1860, in Émile ZOLA, *CORRESPONDANCE*, sous la direction de Bard H. Bakker et Henri Mitterand, Montréal, Presses de l'université de Montréal/Paris, Éditions du CNRS, 10 volumes, 1978-1995, t. I, 1858-1867, p. 183.

46 Émile Zola à Paul Cézanne, 26 avril 1860, in *Ibid.*, p. 151.

fonnages impromptus : « La certitude que tu me donnes que mes lettres ne seront pas vues fait que je te dis tout », confie Henri Beyle à Pauline.⁴⁷

Dans leur grande majorité, les épistoliers du siècle romantique ont observé – ou feint d’observer – ce contrat de transparence, répudiant *a priori* de leurs correspondances l’effort stylistique aussi bien que calligraphique, pour livrer, *currente calamo*, mieux leurs « bavardages du cœur » comme dit Balzac.⁴⁸ Dans la lettre aussi ils ont tordu le cou à l’éloquence, « le plus mauvais ton que l’on puisse avoir dans une lettre », ⁴⁹ et renoncé à toutes les « babioles menteuses de l’art d’écrire ». ⁵⁰ Susplicieux à l’égard des mensonges littéraires, ils ont voulu expurger leurs confidences épistolaires de toute afféterie stylistique : « Je sens, note Stendhal dans son *Journal*, en écrivant des lettres que plus mes phrases sont bien arrangées et moins elles signifient ». ⁵¹ Et l’on sait combien l’auteur de *La Chartreuse de Parme* restera fidèle à cette esthétique du naturel élaborée en amont dans le confessionnal épistolaire. Promesse de vérité mais aussi de beauté, ce naturel, si difficile à produire, atteint dans la lettre un stade esthétique auquel les plus beaux textes littéraires parviennent difficilement. Beyle en explique ainsi la poétique à sa sœur :

Plus on creuse avant dans son âme, plus on ose exprimer une pensée plus secrète, plus on tremble lorsqu’elle est écrite ; elle paraît étrange et c’est cette étrangeté qui fait son mérite. C’est pour cela qu’elle est originale et si d’ailleurs elle est vraie, si vos paroles copient bien ce que vous sentez, elle est sublime. Écris-moi donc exactement ce que tu sens.⁵²

C’est un autre paradoxe de l’épistolarité romantique que d’accorder à la lettre cette potentialité esthétique alors qu’elle était censée être écrite en dehors de toute préoccupation poétique. Par un curieux retour des choses, c’est précisément quand l’épistolier se veut dégagé de tout souci littéraire que ses mots se dotent d’une valeur poétique. L’originalité dans l’écriture

47 À Pauline, 14 juillet 1809, in STENDHAL, *Correspondance générale*, cit., t. I, p. 835.

48 « Une lettre bien écrite est préparée, toute lettre préparée n’est pas le bavardage du cœur », Honoré de Balzac, à Laure Balzac, 6 septembre 1819, in Honoré de BALZAC, *Correspondance*, éd. Roger Pierrot, Paris, Garnier, t. I, 1960, p. 34.

49 À Pauline, Fin septembre 1804, in STENDHAL, *Correspondance générale*, cit., t. I, p. 210.

50 Jules BARBEY D’AUREVILLY, *De Stendhal*, in ID., *Les Œuvres et les Hommes. Littérature épistolaire*, Paris, A. Lemerre, 1892, p. 38.

51 STENDHAL, *Journal littéraire*, 1804, Paris, Cercle du Bibliophile, 1970, t. I, p. 315.

52 À Pauline, 20 août 1805, in STENDHAL, *Correspondance générale*, cit., p. 309.

de la lettre – si ardemment désirée comme gage de fidélité à soi – s'érige en valeur esthétique suprême, dépassant par sa grâce les beautés littéraires les plus sophistiquées. C'est ainsi que Barbey d'Aurevilly place ses lettres au sommet de son palmarès personnel. Parcourant un jour ses lettres à son ami Trébutien, il note dans son *Memorandum* : « Collection qui doit être la plus belle plume de mon aile, si je dois devenir oiseau glorieux, – un *oiseau du paradis* de la gloire ! ». ⁵³ L'authenticité de la parole qui se fait entendre dans ses lettres en assure pour lui toute la beauté : « Le *meilleur de moi* est dans ces lettres, où je parle ma *vraie* langue en me fichant de tous les publics ». ⁵⁴ Cette langue idiosyncrasique née dans le foyer épistolaire n'est pas celle qui se drape sur les pages d'un livre, car un livre, dit Barbey, n'est jamais qu'une « toilette faite, un système d'épingles et de draperies » qui dissimule la chair même de l'homme qui l'écrit. ⁵⁵ D'où cette prime esthétique qu'il accorde sans réserve à ces écritures plus sanguines que sont les lettres et les journaux intimes : « J'aimerais mieux les *Memoranda* de Goethe sur toutes les choses qui l'ont fait sentir ou penser que le recueil de ses œuvres complètes ». ⁵⁶

En dépit de leurs dénégations véhémentes et leur refus affiché de « faire de la littérature » dans leurs lettres, les épistoliers romantiques ré-instaurant un lien entre l'écriture de la lettre et l'écriture littéraire. Tout en clamant leur refus de toute forme d'artificialisation de la lettre, ils en exaltent les potentialités poétiques. Partageant avec Barbey d'Aurevilly une même passion épistolaire, Sainte-Beuve⁵⁷ a contribué à fixer dans sa critique des correspondances cette poétique de la lettre où l'âme parle à l'âme son langage secret. L'égérie qu'il a choisie pour incarner cette mythologie romantique, c'est la tendre Julie de Lespinasse. Dans ses mono-

53 Jules BARBEY D'AUREVILLY, Troisième *Memorandum*, in ID., Œuvres romanesques complètes, édition de Jacques Petit, Paris, Gallimard (« Bibliothèque de la Pléiade »), 1966, t. II, p. 1048.

54 *Ibid.*

55 « Les livres sont une toilette faite, un système d'épingles et de draperies ; on ne touche pas les ganglions et les artères à travers tout cela. » (À Trébutien, 14 mars 1855, in Jules BARBEY D'AUREVILLY, *Correspondance générale*, cit., t. IV, p. 186).

56 *Ibid.*

57 Sainte-Beuve déclare : « J'ai toujours aimé les correspondances, les conversations, les pensées, tous les détails du caractère, des mœurs, de la biographie, en un mot, des grands écrivains » : Charles-Augustin SAINTE-BEUVE, *Portraits littéraires*. Diderot [28 juin 1831], in ID., Œuvres, Paris, Gallimard (« Bibliothèque de la Pléiade »), t. I, 1956, p. 867.

dies élégiaques, écrit-il, on lit le « drame pur au naturel »,⁵⁸ dépouillé de tous les séduisants mensonges de la littérature professionnelle. C'est ainsi que la lettre, par cette absence supposée d'artifice rhétorique, se hausse très haut dans la hiérarchie littéraire romantique. L'esthétisation de la lettre aboutit au constat paradoxal qu'il y a une forme de porosité entre l'épistolaire et le littéraire. Le fossé entre l'écriture épistolaire et le texte littéraire ne serait donc pas si profond que certains le rêvaient, ce dont témoigne, d'ailleurs, l'exploitation fréquente et féconde de la forme épistolaire dans la littérature romantique. Si les romantiques n'ont pas repris le genre du roman épistolaire tombé en désuétude, ils se sont plu à moduler tous les effets de la forme épistolaire aussi bien dans le roman, qu'au théâtre et en poésie. Ils ont également volontiers exploité la lettre comme un terrain d'essai pour roder leur style. Le conseil que George Sand donne à sa fille Solange qui veut se lancer dans l'écriture est révélateur de cette exploitation de l'épistolaire : « La forme des lettres est une des plus commodes pour commencer. On n'est pas obligé de penser au public tant qu'on en est à s'essayer ainsi, et c'est une grande fatigue de moins. Après un an ou deux de cet amusement, il est certain que quand on est toi, on peut se réveiller avec une forme et une manière qui s'adaptent à toutes les idées qu'on a ». ⁵⁹ C'est aussi leur propre correspondance qui a joué pour certains d'entre eux le rôle de « préface » à leur vie d'écrivain⁶⁰ et de laboratoire de leur œuvre, d'où leur souci de conserver leurs archives épistolaires. C'est le cas de Stendhal qui (quand il ne lui demande pas de « tout brûler ») prie sa sœur de conserver précieusement les pièces du dossier épistolaire : « Ne perds pas mes lettres, écrit-il à sa sœur, elles nous seront utiles à tous deux : à toi, tu pourras comprendre par la suite ce que tu n'as pas saisi d'abord, à moi, elles me donneront l'histoire de mon esprit ». ⁶¹ D'autres publient leurs lettres comme ils publient une œuvre, n'hésitant pas à remanier, corriger, transfigurer la matière première épis-

58 Charles-Augustin SAINTE-BEUVE, *Mlle de Lespinasse* [20 mai 1850], in ID., *Causeries du lundi*, Paris, Garnier frères, s.d., t. II, p. 141.

59 À Solange Sand, 15 septembre 1851, in George SAND, *Correspondance*, cit., t. X, p. 430.

60 On trouve cette formule significative sous la plume de George Sand dans la préface de l'édition de 1843 des *Lettres d'un voyageur* : « Pour qui s'intéresse aux secrètes opérations du cœur humain, certaines lettres familières, certains actes, insignifiants en apparence, de la vie d'un artiste, seraient la plus explicite préface, la plus claire exposition de son œuvre ».

61 11 mai 1804, in STENDHAL, *Correspondance générale*, cit., t. I, p. 134.

tolaire.⁶² Cette parenté de la lettre avec la littérature fait inévitablement peser le soupçon sur son pouvoir de vérité et la rend à son tour suspecte de toutes les impostures littéraires.

La poétique romantique de la lettre, toute de paradoxes, fait d'elle un objet complexe, hybride, équivoque, et la rend finalement assez étrangère à la simplicité et la candeur que les épistoliers romantiques avaient rêvées en elle. Cette sinuosité de l'écriture épistolaire se signale plus nettement encore dans ce qui apparaît, culturellement, comme le parangon même de la lettre romantique : la lettre d'amour. Nous n'avons pas voulu à dessein réduire l'épistolarité romantique à cette sorte de lettre mais c'est sur elle que nous voudrions clore ce bref survol, ou plutôt sur l'image que la littérature romantique en a donnée. Plus que tout autre, la lettre d'amour se rêvait transparente, sincère, authentique, spontanée, et la littérature romantique nous la montre tortueuse, séductrice, fallacieuse. On la pensait libre de tout modèle littéraire mais ils foisonnent en elle de façon plus ou moins innocente. Certains amoureux fictifs empruntent leur rhétorique la plus passionnée à des modèles prêts à l'usage : c'est ainsi que Julien Sorrel et Lucien de Rubempré font de la lettre d'amour un outil stratégique de réussite sociale. On la pensait passionnée, voué au culte de l'être aimé, elle est narcissique, intéressée, calculatrice comme celles d'un autre héros balzacien, de Marsay, qui adresse à ses maîtresses en puissance des missives passionnées tout en se gaussant de celles qui se prendront à ses pièges épistolaires : « Et elles croient cela pourtant, ces pauvres créatures! ». ⁶³ Balzac, mieux que quiconque, a dévoilé tous les leurres et les malentendus de la lettre d'amour. De l'illusion qu'on se donne à celle qu'on veut donner par la lettre, la palette est large, et le romancier en a peint toutes les nuances, moins choqué d'ailleurs que fasciné par les travestissements énonciatifs que la lettre favorise, comme l'atteste la formule enthousiaste de la *Physiologie du mariage* : « La correspondance est un Protée ». ⁶⁴ Protée, parce que mouvante d'un bout à l'autre de la chaîne : les stratégies de séduction ou de dissimulation adoptées par le destinataire portant leurs ef-

62 Beaucoup de spéculations littéraires se cachent au XIX^e siècle derrière les éditions de correspondances, notamment quand elles sont le fait des héritiers de l'épistolier. J'ai évoqué dans cette perspective le cas de la première édition de la correspondance de George Sand par ses enfants, Maurice et Solange, dans mon article : *La correspondance de Sand éditée par ses enfants*, «Romantisme», 90, 1995.

63 Honoré de BALZAC, *La Fille aux yeux d'or*, in ID., *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard (« Bibliothèque de la Pléiade »), 1977, t. V, p. 1075.

64 ID., *Physiologie du mariage*, in *Ibid.*, t. XI, p. 1095.

fets, forcément imprévisibles, sur le destinataire. De cette confusion épistolaire, Balzac a radioscopé tous les effets, montrant que la réception, la lecture et le décryptage de la lettre d'amour sont au moins aussi problématiques que sa production. Sans doute parce que la réalité qui isole chaque correspondant dans des univers géographiques et temporels différents, dans des tropismes décalés, fait de toute correspondance un coup de poker où l'on perd plus souvent qu'on ne gagne. Modeste Mignon – héroïne éponyme d'un roman tout entier consacré aux malentendus et aux égarements de la lettre, – fait très vite l'expérience de ces équivoques épistolaires en recevant la première lettre, cruellement décevante, du poète Canalis à qui elle avait adressé ses flatteries amoureuses :

Avoir tenu cette lettre entre sa chair et son corset, sous son busc brûlant pendant toute une journée !... en avoir rêvé la lecture pour l'heure où tout dort, minuit, après avoir attendu ce silence solennel dans les anxiétés d'une imagination de feu !... avoir béni le poète, avoir lu par avance mille lettres, avoir supposé tout sauf cette goutte d'eau froide tombant sur les plus vaporeuses formes de la fantaisie et les dissolvant comme l'acide prussique dissout la vie! ⁶⁵

Cependant, malgré ses déceptions et ses illusions, la lettre, dans la littérature romantique, garde tous ses prestiges. Troublante, énigmatique, la parole qu'elle véhicule reste toujours suspendue dans un indécidable poétique, comme le montre admirablement Balzac dans cette fiction épistolaire qu'est *Modeste Mignon*. Dans la lettre d'amour, à la manière des romantiques, les paradoxes semblent devoir se résoudre en oxymores : les contraires finalement coexistent dans un frottement explosif qui peut, malgré tous les détours qu'elle y suit, produire une certaine vérité. En cela la lettre romantique mérite-t-elle tout particulièrement cet appellatif, que Barbey avait forgé pour évoquer la nature bifide de toute correspondance : elle est épistolature, une littérature en puissance affectant les mots et les émotions d'une intensité inquiète et poétique.

65 ID., *Modeste Mignon*, in *Ibid.*, t. I, p. 524.